

NOVEMBRE

Alice positionne le haut de la chemise sur l'extrémité de la planche à repasser et fait glisser le fer dans de lents va-et-vient pour effacer les plis du tissu. En face d'elle, derrière la vitre, la pluie de novembre s'abat sur le jardin, martelant rageusement les rosiers. Les fleurs étaient pourtant si belles cet été ! À présent, comme le reste de la végétation et comme Alice, les massifs défraîchis attendent que l'hiver passe.

Du salon s'échappe la rumeur d'un match de foot diffusé à la télé. Alice retourne la chemise et s'attaque à l'autre manche. Ça ne la dérange pas de repasser ; c'est peut-être même la seule corvée ménagère qu'elle apprécie. Il y a quelque chose de gratifiant à transformer une panière de linge froissé en plusieurs piles de vêtements impeccablement pliés.

Elle lisse le poignet de la chemise en songeant à l'expédition qui se prépare. Elle est en train de repasser la chemise la plus présentable de Ken parce qu'ils se rendent à l'enterrement de Mike Goodman. Les funérailles s'enchaînent depuis quelque temps et Alice donnerait tout pour éviter celles d'aujourd'hui. Elle s'imagine en train de se lever pour prononcer quelques mots, comme le veut

la coutume : « Mike avait toujours une bonne blague sexiste dans son sac, dirait-elle pour commencer. Mike avait le chic pour arriver les mains vides chaque fois qu'on l'invitait à dîner ! On pouvait compter sur lui quand il s'agissait de choquer tout le monde avec une remarque raciste bien triviale ! »

Jetant un coup d'œil au rideau de pluie, elle suit brièvement des yeux le trajet d'une goutte glissant le long de la vitre. Combien de temps dure le trajet de Birmingham à Carlisle ? Trop longtemps. L'idée de se retrouver piégée dans l'habitacle de la voiture en compagnie de Ken pendant plusieurs heures l'emplit d'angoisse. Sa manière de conduire lui fait peur depuis toujours. Il ne peut pas s'empêcher de regarder le passager quand il parle – c'est ça le problème – et elle préférerait vraiment qu'il s'abstienne, surtout quand ils roulent sur l'autoroute. Lorsqu'il reporte enfin son attention sur ce qui se passe devant eux, il lui arrive de faire des embardées pour rectifier la trajectoire du véhicule. Alice finit par répondre d'un ton sec dans le seul but de le dissuader de parler, pour être sûre qu'il garde les yeux sur la route. Et puis Ken s'énerve vite dans les bouchons – c'est un vrai monstre, on ne le reconnaît plus. Alice n'a pas non plus intérêt à insulter sa virilité en lui suggérant de ralentir. Dans les mariages, il boit trop ; elle a alors l'excuse toute trouvée pour prendre le volant. Mais il est peu probable que les choses se déroulent de la même manière à un enterrement. Trois ou quatre heures de route à l'aller, la même chose au retour : voilà donc ce qui l'attend demain ! À la maison au moins, elle peut se réfugier dans une autre pièce ou prétexter une course à faire. Mais dans la voiture, il n'y a pas d'échappatoire possible.

Elle accroche la chemise sur un cintre, ferme le bouton du col, débranche le fer à repasser puis marche jusqu'à

la fenêtre. Elle reste là quelques instants, à se mordiller l'intérieur de la joue, le regard perdu dans le vide. Pivotant sur ses talons, elle se dirige ensuite vers la huche à pain, jette un coup d'œil plein d'espoir à l'intérieur. Elle a besoin d'un prétexte pour sortir. Ce temps la rend complètement dingue.

Ken lève brièvement les yeux sur elle lorsqu'elle enfile son manteau dans l'entrée. À en juger par son expression impassible, il n'a pas compris qu'elle sortait. Son esprit est tout entier concentré sur le match et dans ces cas-là, le reste du monde n'existe plus. Ce n'est pas tant que les femmes réussissent mieux que les hommes à faire plusieurs choses à la fois : la vérité, c'est que ceux-ci n'y parviennent pas du tout.

À son retour, le match est terminé et les commentateurs livrent leurs analyses et leurs critiques.

— T'es quand même pas sortie par ce temps de chien ? demande Ken, semblable au patient d'un hypnotiseur reprenant contact avec la réalité, maintenant que le match est fini.

— On n'avait plus de pain, répond Alice en soulevant son cabas avant de se débarrasser de son imperméable dégoulinant. Et j'avais besoin de me dégourdir les jambes.

— Il pleut aussi là-haut, fait observer Ken en hochant la tête vers le poste de télé qu'Alice ne peut pas voir. À Manchester.

— Ils ont interrompu le match à cause de la pluie ?

— Non, mais c'était limite. Ils ont mal joué, en revanche. Ils étaient même carrément nuls. Ce serait possible d'avoir une tasse de thé, par hasard ?

— Bien sûr, répond Alice en songeant qu'il pourrait très bien se débrouiller tout seul – il pourrait même lui servir une tasse de thé, après tout. J'allais justement en faire.

Elle est en train de verser l'eau bouillante sur les sachets de thé quand Ken apparaît dans l'embrasure de la porte. Il s'appuie au chambranle, la regarde d'un air absent. Un léger sourire étire ses lèvres mais il semble triste, sans doute à cause du match. Seul le foot parvient encore à susciter des émotions chez lui, ces temps-ci.

— Ils ont déjà mis les décorations de Noël en rayon chez Tesco, annonce Alice. Tu te rends compte ?

— C'est un peu tôt, en effet.

— J'ai demandé à la caissière si les gens achetaient vraiment ce genre de choses début novembre et elle m'a répondu : « Oh, vous seriez surprise ! » Je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander comment elle pouvait savoir.

— Savoir quoi ?

— Eh ben, que je serais surprise !

Ken fronce les sourcils. Il n'a jamais bien compris le sens de l'humour de sa femme.

Perdue dans ses pensées, Alice presse le sachet de thé contre la tasse.

— Tu crois que Tim va nous inviter, cette année ? Ou bien est-ce que je devrais prévoir autre chose ?

Ken hausse les épaules.

— On est à peine au mois de novembre, chérie.

— On a tout de même le droit d'y penser, non ? C'est pas encore un crime, à ma connaissance. Et Matt ? Tu crois qu'il sera là pour Noël ? insiste Alice en versant un nuage de lait dans chaque tasse.

— Ça m'étonnerait. Il ne s'est pas donné la peine de venir l'an dernier...

— Tiens, fait Alice en lui tendant sa tasse.

— Merci.

— Il était à Sydney l'an dernier, alors il n'avait pas

vraiment le choix, ajoute-t-elle tandis que Ken tourne les talons. Mais maintenant qu'il est...

Elle s'interrompt, soupire. Ken a déjà disparu.

— En Espagne, peut-être ? reprend-elle à mi-voix. Ou bien en France ?

Son regard balaie le plan de travail. Où a bien pu passer la dernière carte postale que Matt leur a envoyée ?

Elle l'imagine sous un pont, comme ce chanteur dont il parlait tout le temps. Celui qui s'est suicidé. Nick quelque chose. Elle a toujours eu peur que les choses se terminent mal pour Matt. Peut-être parce que tous ses chanteurs et ses musiciens préférés étaient morts prématurément. Nick *Drake*, c'est ça. Et aussi le type des *Doors*. Il y avait aussi le chanteur de ce groupe australien et l'autre de *Deaf Tiger*, un nom dans ce style-là. Il lui rebattait si souvent les oreilles avec toutes ces rock stars défuntes qu'elle était devenue incolable à leur sujet. Tim, lui, préférait ABBA et ELO. Il aimait les chansons gaies et entraînantes qu'elle entonnait aussi avec plaisir. Matt, lui, avait toujours été attiré par les choses sombres. Les poètes maudits et les chansons tristes à mourir. *The Smiths*. Encore un de ses groupes fétiches. C'était quoi déjà, cette chanson qu'il écoutait en boucle ? Ça parlait d'un accident, d'une voiture qui percute un bus à impériale. Il chantait ça sans cesse— tellement souvent qu'Alice avait fini par connaître les paroles par cœur. Fut un temps où elle avait été une maman hyper branchée grâce à ses fils. Quoi qu'il en soit, il lui était presque impossible de penser à Matt, à ce qu'il devenait, à ses pérégrinations, sans se faire du souci. Alice a beaucoup de mal à l'imaginer heureux et serein, installé dans un endroit où il se

sentirait bien, alors qu'il a passé toute sa vie à gâcher les opportunités qui se sont présentées à lui.

Elle le revoit encore à l'âge de treize ans, leur présentant son bulletin de notes avec un certain aplomb. Il avait récolté des « C » dans toutes les matières. « C, c'est la moyenne », avait-il déclaré, visiblement satisfait de lui. Comme si c'était ça la panacée, le nouveau symbole de la réussite : avoir tout juste la moyenne partout. Comme si ses « C » battaient à plate couture la récolte de « A » glanée par son frère. Ce jour-là, Ken avait purement et simplement renié Matt : il lui avait annoncé sans mâcher ses mots qu'il n'était plus son fils. C'était dur, certes, mais ils désiraient tellement le faire réagir. Le tirer vers le haut. Car à l'époque déjà, ils se faisaient un sang d'encre pour lui.

Alice boit son thé à petites gorgées en se remémorant le jour de la remise des diplômes à l'université. Ou plutôt le jour où Matt n'est pas allé chercher son diplôme. Elle avait attendu ce moment si longtemps ! D'un geste mécanique, elle tapote l'ongle de son pouce avec le dos de sa petite cuiller. Oui, penser à Matt la rend nerveuse. Il lui arrive même de suffoquer et elle redoute parfois de succomber à une vraie crise d'angoisse. « T'as qu'à arrêter d'y penser ! la rabroue Ken quand elle a le malheur de lui confier ses tourments. Pense plutôt à Tim. » Il a raison, bien sûr : Tim a tellement mieux réussi que Matt ! Pour une raison qu'elle ne s'explique pas pourtant, penser à Tim ne la rend pas plus heureuse et cela ne l'empêche certainement pas de se faire du mouron pour son autre fils.

— C'est fini ! hurle Ken depuis le salon. Tu peux revenir au salon. La voie est libre !

— Oh, chouette ! murmure Alice en jetant un coup d'œil à la pendule.

C'est bientôt l'heure de *Coronation Street*, son feuilleton préféré.

...

C'est le jour de l'enterrement. Ken, vêtu d'un pantalon noir et d'un maillot de corps blanc, vient se poster en haut de l'escalier.

— Où est ma chemise ?

— Oh, je l'ai accrochée à l'antenne télé, répond Alice. J'ai trouvé l'idée amusante, sur le coup.

— L'antenne télé ? Quoi ?

Alice pousse un soupir.

— Elle est dans ton armoire, avec toutes tes autres chemises.

— La blanche n'y est pas.

— Je te dis que si.

— Et moi je te dis que non.

Alice monte à l'étage en maugréant. Il est déjà 9 heures du matin ; ils devraient être sur la route. Elle traverse la pièce en direction de l'armoire ouverte, décroche la chemise blanche de son cintre et la plaque contre le torse de son mari avant de repartir.

— Ah, tu vois ! s'exclame-t-il. Elle était bien cachée...

— De toi seulement, murmure Alice avant de s'immobiliser sur le palier. Ce serait possible d'accélérer un peu la cadence ? Tu sais très bien que ça te stresse d'arriver en retard quelque part. Il suffirait qu'on tombe dans des embouteillages ou que le temps se gâte pour...

— On aura les deux, t'inquiète pas pour ça, coupe Ken en boutonnant sa chemise.

— Je sais. Et c'est bien ce qui m'inquiète, justement.

Le temps pour Ken de vérifier que toutes les portes sont bien fermées, de chercher la carte, de trouver ses

clés de voiture, de les égarer de nouveau, de remettre la main dessus, il est déjà 10 heures.

— Ken ! proteste Alice, une main sur la poignée de la porte. On va vraiment finir par être en retard.

— Mais non. On peut toujours rattraper le temps perdu sur un long trajet comme celui-ci.

Au bout de la rue, alors que Ken attend de pouvoir s'insérer dans la circulation, Alice remarque une guirlande de Noël enroulée autour de la pancarte « OUVERT » du traiteur chinois.

Une minute plus tard, ils longent le golf métamorphosé par la pluie en une vaste étendue d'eau.

— Comment pourrais-je m'y prendre pour savoir si Tim a l'intention de nous inviter à Noël sans qu'il croie que je lui force la main ?

Alice jette un coup d'œil interrogateur en direction de Ken qui se tourne vers elle suffisamment longtemps pour qu'elle se mette à paniquer.

— S'il te plaît, Ken, tâche de regarder la route.

— Commence pas avec ça. On vient de quitter la maison.

— Excuse-moi, mais l'idée que les deux tonnes de ferraille de notre Megane aillent percuter une boutique bondée me rend légèrement nerveuse. C'est bizarre, je sais, mais c'est comme ça.

— Tu n'as pas envie ?

— Envie de quoi ?

— D'aller chez Tim. Pour Noël.

— Bien sûr que si. Par rapport aux autres choix qui s'offrent à nous, il me semble que c'est ce qu'il y a de mieux.

— Quels autres choix ?

— Eh bien, il y a toujours la fameuse clinique Dignitas

en Suisse. Mais à tout prendre, je préfère encore passer Noël chez Tim.

— Si tu y tiens tant que ça, demande-lui. Pourquoi est-ce que tout est toujours si compli...

— Je n'ai pas envie qu'il se sente obligé de nous inviter, c'est tout, interrompt Alice. Et puis Natalya s'est montrée très froide, l'an dernier. Tu te souviens? En fait, froide n'est pas le terme adéquat. Elle était glaciale. Polaire, même.

— Ouais, murmure Ken d'un ton laconique, momentanément distrait par la circulation autour du rond-point.

Assise à côté de lui, Alice se repasse le film du 25 décembre, l'an dernier. Elle n'exagère pas : Natalya avait été extrêmement désagréable. Elle n'avait pas servi les choux de Bruxelles qu'Alice avait préparés et mis au frigo en attendant de passer à table. Une recette avec des châtaignes signée River Cottage qu'elle s'était donné la peine de réaliser spécialement pour l'occasion, avec ça. Et comme si cela ne suffisait pas, Natalya avait également oublié de sortir du congélateur la bûche glacée qu'ils avaient apportée pour le dessert. Des frigos et des congélateurs... voilà qui résumait parfaitement l'ambiance.

— En plus, elle n'a jamais porté l'écharpe que je lui ai offerte, fait observer Alice.

Et ça ne s'arrête pas là : tous les cadeaux qu'ils offrent à Tim et Natalya disparaissent mystérieusement. À croire qu'il y a un trou noir au fond de leur commode. Un trou noir qui aspire leurs présents et les rejette dans un univers parallèle où ils vont rejoindre les chaussettes orphelines de Ken.

— Pas à ta connaissance, en tout cas, commente Ken en contrôlant le rétroviseur extérieur tandis qu'ils s'engagent sur l'A38.

— Comment ça ?

— On ne les voit pas tous les jours, tu ne peux donc pas affirmer qu'elle n'a jamais porté cette écharpe.

Alice en mettrait sa main à couper, pourtant. C'était une belle écharpe – une magnifique écharpe en cachemire turquoise. Si Alice avait pu deviner que Natalya ne la porterait pas, elle l'aurait volontiers gardée pour elle. C'est particulièrement agaçant d'offrir de jolis cadeaux – des choses qu'on n'ose même pas se payer – et de constater que la personne à qui l'on a voulu faire plaisir ne s'en sert pas. Peut-être Tim et Natalya ont-ils trop d'argent depuis quelque temps. Les présents d'Alice et Ken paraissent sans doute insignifiants par rapport à tout ce qu'ils peuvent s'acheter. Il faudrait qu'ils revoient leur budget cadeaux à la hausse. En même temps, Natalya ne fait pas beaucoup d'efforts non plus de ce côté-là. Tous les ans, invariablement, elle lui offre un flacon de parfum, et ce n'est même pas une fragrance qu'Alice apprécie. Elle ne porte que *Parisienne* d'Yves Saint Laurent, et ce n'est pas faute de l'avoir répété plusieurs fois à Natalya. Jamais le jour de Noël, cela dit, ce serait impoli. Alice ne compte plus le nombre de flacons neufs offerts à Dot ou apportés à la boutique caritative d'Oxfam.

— Toujours est-il qu'elle n'a pas été très aimable, l'an dernier. Et Tim aussi était bizarre. Tu te rappelles le pataquès pour les flûtes à champagne qu'ils ne trouvaient plus ? Comme si c'était si important que ça de boire dans tel ou tel verre !

— Apparemment, c'était pas n'importe quel champagne, fait remarquer Ken.

— *Oh le goût est tellement différent dans un vrai verre*, ironise Alice en roulant les « r » pour imiter l'accent russe de Natalya.

— Je crois qu'il y avait un peu de tension entre eux,

ce jour-là. Ça arrive, dans un couple. Surtout le jour de Noël.

Ken a raison, bien sûr : ces moments d'agacement sont même fréquents quand on vit à deux. Ça fait cinquante ans qu'il lui porte sur les nerfs et l'inverse est sûrement vrai. Après toutes ces années, Alice se demande encore pourquoi Ken tenait tant à l'épouser. Certainement pas pour son humour : il ne supporte pas ses traits d'esprit. Bon, elle était plutôt jolie à l'époque, mais il y en avait d'autres bien plus jolies qu'elle. Cette question pour le moins déroutante la hante depuis le début parce qu'elle n'a jamais perçu beaucoup de satisfaction dans cet arrangement – ni du côté de Ken ni du sien, en fait.

Alice n'a pas choisi d'épouser Ken. De confession juive, ses grands-parents qu'elle n'avait pas connus car ils étaient morts avant sa naissance avaient fui la Russie à la fin du XIX^e siècle. Ils avaient d'abord échoué à Norwich puis dans les Midlands où ils avaient vécu comme de simples réfugiés sans le sou. Égratignant le mythe largement répandu selon lequel les Juifs, naturellement doués pour le commerce et les affaires, sont tous riches et ambitieux, ses grands-parents avaient vécu dans le dénuement jusqu'à leur décès prématuré, à quarante ans et des poussières. Pauvreté et persécution sont rarement synonymes de longévité. Quant aux parents d'Alice – officiellement, sa mère n'était plus juive : elle avait eu trop souvent l'occasion de constater à quel point il était dangereux d'appartenir à cette confession, et son père était d'origine irlandaise –, ils avaient subi de sévères privations pendant leur enfance et commençaient tout juste à sortir la tête de l'eau lorsque leur fille était venue au monde. Chargé de l'entretien des chaussures, son père n'avait jamais eu l'impression d'être totalement sorti de l'ornière. Et bien qu'Alice n'ait jamais souffert de la faim, elle avait grandi

dans l'idée à la fois omniprésente et terrifiante que la pauvreté n'était jamais bien loin : elle rôdait autour d'eux sans faire de bruit. Ses parents avaient passé leur vie à redouter que la misère frappe de nouveau à leur porte. Alice les avait vus stocker des boîtes de conserve dans le cellier et se ronger les sangs, au point de frôler la névrose, à chaque bouleversement politique, chaque récession, chaque conflit même lointain. Il en fallait parfois peu, répétaient-ils sans cesse à leurs enfants, pour basculer du mauvais côté de la barrière. Un accident, une maladie, une nouvelle crise économique... un autre Alexandre III ou un nouvel Hitler et ils se retrouveraient tous bien vite à traîner pieds nus dans la boue.

Ils envisageaient de marier leur fille bien avant qu'Alice ne fête ses dix-neuf ans. Pour des gens comme eux, le mariage était le seul espoir d'un avenir meilleur. Ils s'inquiétaient du nombre restreint de prétendants dignes de ce nom et voyaient d'un mauvais œil la complicité grandissante entre Alice et Joe – Joe qui ne correspondait pas à leurs critères de sélection, pour de nombreuses raisons.

Où se trouve Joe, à l'heure qu'il est ? La question traverse l'esprit d'Alice, puis une autre et une autre encore. Est-elle encore en vie, cette personne qui lui a été si chère, il fut un temps ? Si oui, est-ce que Joe a mené l'existence extraordinaire qu'Alice a tant de fois imaginée ?

Un soir, Alice était rentrée de l'usine à savons dans ses vêtements encore tout imprégnés de la puanteur qui régnait là-bas – un entêtant mélange de graisse et de soude caustique –, et Ken était là, appuyé au manteau de la cheminée, bien propre sur lui, triturant nerveusement une montre à gousset. Les parents d'Alice avaient gratifié leur fille d'un sourire nerveux, un brin hypocrite. Les yeux brillants, très élégant dans ses habits du

dimanche – il avait toujours apporté un soin particulier à son apparence vestimentaire –, Ken s'était montré poli et extrêmement généreux à son égard, lui suggérant avec une certaine insistance de quitter son horrible travail à l'usine. Il avait tout du type gentil. À première vue, en tout cas.

Aujourd'hui, les gens reprochent aux musulmans et à tous ceux qui leur ressemblent de près ou de loin d'organiser des mariages de convenance et des pendaisons, de mettre les homosexuels au ban de la société et de refuser l'égalité des droits entre les sexes, mais il suffit de regarder un tout petit peu en arrière pour s'apercevoir que ces choses-là ont eu lieu aussi de ce côté-ci du globe. Tout le monde fait semblant d'avoir oublié parce que ça donne bonne conscience, ça procure un sentiment de supériorité. Mais Alice n'oublie pas, elle.

Tout ça pour dire que Ken était affable et courtois, qu'il présentait bien et, détail primordial aux yeux des parents d'Alice, que sa famille avait de l'argent. Promis à un brillant avenir, il hériterait un jour de l'entreprise paternelle. C'était un « bon parti », comme on disait à l'époque. Alice n'avait aucune raison valable de repousser ses avances.

Peu après 13 heures, Ken s'arrête dans une station-service. Ils courent sous la bruine jusqu'au restaurant puis s'immobilisent au milieu des nombreux kiosques à sandwiches. Des bourrasques glacées leur fouettent le dos chaque fois que les portes coulissent.

— Alors, qu'est-ce qui te ferait plaisir, chérie ? demande Ken, comme si la perspective de manger dans une de ces gargotes miteuses, de choisir entre *Burger King*, *Famous Fish* ou *Señor Taco* était censée la faire saliver.

Alice se mordille la lèvre inférieure en tournant la tête de droite à gauche.

— Un *fish and chips* me semble encore la meilleure option, déclare-t-elle finalement en songeant que la cuisson du poisson et des frites dans l'huile bouillante aura au moins le mérite de tuer toutes les bactéries – car il faut dire que rien n'a l'air très propre, ici.

— Parfait. Du poisson, des frites et de la purée de petits pois, approuve Ken d'un ton presque enthousiaste.

Mais la serveuse du stand *Famous Fish* est déjà en train d'essuyer le comptoir avec un chiffon gras, fermant boutique alors qu'il n'est que 13 h 10. Alice et Ken sont donc obligés de se rabattre sur le menu King Fish du *Burger King*. « Bah, c'est presque la même chose », déclare ce dernier sauf que c'est faux : le menu de la mer de *Burger King* n'a absolument rien à voir avec une assiette de poisson accompagné de frites, commandée dans un *Fish and chips* traditionnel. Alice mordille le pain sans entrain puis retire la tranche de poisson trop cuite et gorgée d'huile. Sans cacher son dégoût, elle porte à ses lèvres quelques frites granuleuses. La cuisine anglaise demeurera toujours un mystère à ses yeux. Le type du *Burger King* s'exprimait avec un léger accent italien tandis que la fille du *Famous Fish* était française. Les habitants du Royaume-Uni vivent sur une île composée de vastes prairies herbeuses, entourée de plusieurs mers, cernée par des pays européens dont les talents culinaires ne sont plus à démontrer. La moitié des employés du secteur de la restauration est composée de Français, d'Espagnols, d'Italiens et d'Indiens et malgré cela, la nation tout entière préfère consommer cette pseudo-cuisine américaine bourrée de produits chimiques et d'agents de synthèse. Quelle tristesse !

Alice regarde Ken engloutir son hamburger en quelques bouchées. La nourriture ne l'a jamais vraiment intéressé, et c'est également bien dommage car il

fut un temps où Alice se vantait d'être bonne cuisinière. Ses tartes salées et sucrées par exemple étaient à tomber par terre, tout le monde s'accordait à le dire. Mais après cinquante ans d'indifférence totale, cinquante années au cours desquelles Ken n'a cessé de clamer haut et fort à qui voulait l'entendre qu'il « mangeait pour vivre, et certainement pas l'inverse », Alice a renoncé à toute ambition culinaire. Ces temps-ci, les Hodgetts se nourrissent essentiellement de plats préparés et quand Alice s'aventure encore derrière les fourneaux, c'est pour confectionner un gratin de chou-fleur ou un petit-déjeuner à l'anglaise, rien de plus audacieux.

À l'autre bout de la salle, un gamin se met à brailler et Alice jette un rapide coup d'œil tandis que le souvenir de Matt en train de faire un caprice dans un magasin ressurgit brièvement. Elle ne peut s'empêcher d'observer de nouveau la vaste cafétéria et remarque alors toute la laideur du décor délabré : les tables en formica craquelées et graisseuses, les grosses ampoules basse consommation remplaçant les spots encastrables qui devaient projeter une lumière dorée sur les tables flambant neuves. À dire vrai, Alice se sent un peu comme cette salle de restaurant : fatiguée, usée et triste. L'endroit lui apparaît soudain comme une métaphore de sa propre vie. Quelque chose qui avait été, *pourrait* encore être chaleureux et attrayant mais qui est désormais froid, décrépit et négligé, éclairé par des ampoules bon marché diffusant une lumière tremblotante et jaunâtre. Il n'est même plus question de réparations : le bâtiment doit être rasé et reconstruit entièrement.

Derrière elle, la porte s'ouvre de nouveau et elle resserre son foulard autour de son cou déjà raide. À l'instar du restaurant, Alice n'est pas toute jeune. Et plus elle vieillit, plus elle a mal partout. Elle entend encore ses

parents se plaindre de leurs douleurs diverses et variées ; à l'époque, elle était persuadée qu'ils exagéraient. Que tous les jeunes retiennent bien ce qui va suivre : le corps vieillit réellement, ce n'est pas une blague. Et oui : les articulations craquent quand on se lève le matin et se bloquent lorsqu'on reste assis deux heures d'affilée en voiture. Alice sait ce qui l'attend au bout de ce drôle de tunnel. Quand on s'apprête à fêter ses soixante-dix printemps et qu'on préfère ne plus compter le nombre d'enterrements auxquels on a assisté, on s'habitue à l'idée : on a largement eu le temps d'appivoiser le concept de sa propre mortalité, même si tout cela semble toujours aussi injuste. Parce que le processus d'acceptation ne nous donne pas pour autant l'impression d'avoir vécu tout ce qu'il y avait à vivre ici-bas, hélas.

— Ça va ? demande soudain Ken.

— Oui, oui. J'étais en train de penser à la pauvre Jane.

— Ouais, murmure Ken. Elle doit être dans tous ses états, ajoute-t-il avant de désigner son plateau. Tu comptes les manger ?

Alice secoue la tête puis, avec un pâle sourire, pousse le sachet de frites à peine entamé vers le plateau de Ken.

Oui, une vie semble bien dérisoire quand on la dissèque *a posteriori*. Ces jours-ci, même ce qu'Alice prenait pour les temps forts de son existence – les vacances d'été, les journées à la plage avec les enfants, les bals de sa jeunesse –, tous ces souvenirs merveilleux rétrécissent et s'effacent progressivement dans le rétroviseur. Ce n'est pas comme si elle avait nourri de grandes ambitions et tout loupé : Alice n'a jamais attendu grand-chose de la vie. Elle vient d'une famille où l'on n'aspirait qu'à manger à sa faim et habiter une maison à peu près bien chauffée. Pour ses parents, même ces menues satisfactions revêtaient un caractère grandiose, exceptionnel.

Voilà pourquoi Alice n'a jamais espéré de miracle ni rêvé de décrocher un hypothétique gros lot. Elle a toujours cru cependant qu'elle découvrirait un jour le sens de tout cela. Et ce jour-là, elle serait submergée par un sentiment d'intense plénitude, un peu similaire à ce que doit éprouver un chat lové sur un fauteuil baigné de soleil. Elle s'imaginait en train de s'étirer en bâillant. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle songerait alors : « *Eh bien voilà, c'est fait ! À mon tour de prendre du repos, maintenant !* »

Le problème, c'est qu'elle ne s'est jamais donné la peine de se fixer un but dans la vie. Si elle avait pris le temps de se fixer des objectifs, elle aurait au moins eu la satisfaction d'en avoir atteint quelques-uns.

Lorsque Ken se lève en tapant dans ses mains, Alice s'arrache à sa rêverie morose et s'efforce de se concentrer sur l'instant présent, à savoir la finalité de leur voyage. Ils sont en route pour un enterrement. Rien d'étonnant à ce qu'elle soit d'humeur mélancolique ; qui se réjouirait d'assister à des funérailles ?

— Bon, fait Ken, la bête a repris des forces. On se met en route ?

Il pleut toujours lorsqu'ils s'engagent sur l'autoroute. Alice songe qu'elle déteste l'hiver – elle déteste ça sincèrement, profondément. Elle a toujours eu l'impression de ne pas être génétiquement conçue pour survivre à l'hiver anglais. Ses arrière-arrière-grands-parents ne venaient peut-être pas de Russie mais plutôt du Moyen-Orient, qui sait ? Étant donné qu'ils étaient de confession juive, ce n'est pas complètement improbable, après tout. Elle fait la grimace, choquée par sa propre ignorance de l'histoire hébraïque. Sa mère n'a jamais manifesté le désir d'évoquer leur judaïté.

Ken déboîte pour doubler un camion-citerne et la voiture pénètre dans un couloir de gouttelettes projetées par les énormes roues du véhicule. Alice serre les dents jusqu'à ce qu'ils aient enfin dépassé le camion et que leur champ de vision s'éclaircisse.

Une autre question lui traverse l'esprit : qu'a ressenti Mike le soir de sa mort ? Sa vie a-t-elle défilé devant ses yeux comme on le voit dans les films ? Le cas échéant, Ken faisait-il partie du casting, même brièvement ? Quelques images fugaces de leurs cinquante années de collaboration dans le secteur du rechapage de pneus auront-elles surgi au milieu du fatras de souvenirs ? À propos de souvenirs, quels sont ceux qu'il chérissait le plus ? Ceux de ses enfants, probablement. Sa fille avait toujours eu l'air gentille.

Alice aussi avait connu des parenthèses de bonheur. À la plage, quand les enfants étaient petits, somnoler dans un transat puis aller nager avec Tim attaché dans son dos, hurlant de joie à ses oreilles. Ils étaient allés en Cornouailles plusieurs années d'affilée quand Matt était encore tout jeune. Ken avait trouvé un *cottage* à louer pour une somme modique où ils étaient retournés tous les ans jusqu'à ce que le propriétaire mette la maisonnette en vente. Cela avait été un véritable crève-cœur de devoir renoncer à leurs vacances en Cornouailles.

— Combien d'étés avons-nous passés à Durgan, tu te souviens ? demande-t-elle tout à trac.

Ken se tourne vers elle, sourcils froncés.

— Quatre ou cinq ?

— C'est ce que je pensais, oui. Quatre.

— Pourquoi ?

— Comme ça. J'étais perdue dans mes souvenirs, c'est tout.

— Tu te rappelles la fois où Matt est tombé dans l'escalier ?

Alice s'étonne que Ken ait le culot de mentionner l'épisode. Avant de répondre, elle se tourne vers la vitre pour qu'il arrête de la regarder.

— Bien sûr que je m'en souviens.

C'était une magnifique journée d'été. Matt avait... cinq ans ? Six, peut-être ? Quelque chose comme ça. Ils s'étaient promenés dans les rues pittoresques de la petite ville cornouaillaise, avaient acheté des cornets de glace qui avaient vite fondu au soleil puis s'étaient arrêtés sur le front de mer pour siroter des coca-cola. Un peu plus tard, ils avaient déambulé sur la jetée. Comme Alice voulait à tout prix immortaliser ce moment, elle avait demandé à Ken de prendre la pose avec les enfants mais ces derniers s'étaient carapatés, excités par la dose de sucre qu'ils venaient d'absorber. Tandis qu'elle s'efforçait de cadrer le splendide paysage côtier, un cri d'effroi avait retenti derrière elle. Matt n'avait pas vu les marches qui descendaient à quelques mètres de là : il avait continué de courir à toute vitesse et basculé dans l'escalier. Il s'en était sorti avec une coupure au front, des genoux égratignés, une lèvre fendue et une dent ébréchée.

Secrètement, parce qu'elle n'aurait jamais osé formuler à voix haute pareil reproche, Alice avait tenu Ken responsable de cette chute. N'était-il pas censé surveiller Matt pendant qu'elle réglait son appareil photo ? « Qu'est-ce qui s'est passé ? avait-elle demandé. Tu as vu, non ? Comment est-ce qu'il est tombé ? » Ken avait répondu qu'il avait le soleil dans les yeux. « Et puis c'est toi, leur mère, à ce que je sache », avait-il ajouté d'un ton bougon.

Tous deux avaient refréné leur colère le temps de s'assurer que Matt n'avait rien de cassé, d'acheter une boîte de pansements et de ramener au *cottage* les deux gamins